

Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 22 (1884)
Heft: 14

Artikel: La digestion
Autor: [s.n.]
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-188200>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 09.02.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

Quand la Justice dè pé eut àovai lo testameint, tot fut bailli à la Marienne, et lo névâo François la fe rassoveni dè cein qu'avâi de se n'onellio; kâ la pernetta coudessâi ne pas s'ein rappelâ, que cein amenâ dâo bize-bille eintrè lè dou, que sè disputaront bin adrâi ein sè reprodzeint totès sortès d'affêrè.

— Ah ! l'est dinsè, se fe la Marienne, eh bin atteinds !

Lè fennès ont adé dou ào trâi carnotsets dein la têta plieins dè malice ; assebin la sorcière eut bin-tout ruminâ oquîè po sè veindzi et po sérè bisquâ son névâo.

Le fe à son volet : Te vas menâ la cavala à la faire po la veindre ; mâ coumeint l'a accoutemâ d'adé étré avoué lo muton, lè vu pas veindrè l'on sein l'autro, et po que clliâo que voudront atsetâ la Bronna séyont assebin d'obedzi dè preindrè lo muton, te veindré la cavala *dou* francs et lo muton *ceint* pîces, mâ te ne baillérâ la cavala qu'à condechon qu'on atsetâi assebin lo muton, et te tè faré bailli on beliet signi, coumeint quiet l'ont pâyi tant tsaqûè bête, et te lâo payérâ on demi-litre po avâi cé beliet.

Dinse de, dinse fê. Lè dzeins pè la fairè furont ébayi dè férè 'na patse dinsè ; mâ coumeint cein ne lâo fasai ni tsaud, ni frâi, pâyront dou francs po la cavala et lo resto po lo muton, et l'est dinsè que cllia crouïe sorcière dè Marienne robâ cé pourro François sein qu'on pouessé l'akchenâ.

La digestion. — La digestion peut avoir une influence incontestable sur notre caractère, suivant quelle est laborieuse ou facile : tel qui digère facilement sera fort gai après un bon repas, tandis que tel autre ne tardera pas à broyer du noir. Ce dernier peut, dans une certaine mesure, éviter ce malaise toujours quelque peu désagréable pour son entourage, en mangeant avec circonspection, c'est-à-dire en évitant les mets les moins digestibles. — Voici dans ce but un petit guide de table :

Parmi les matières solides les plus facilement digérées, un expérimentateur fort compétent, M. de Beaumont, a noté le riz et les tripes, qui sont digérés en une heure. Il faut 1 h. $\frac{1}{2}$ pour le saumon, truite, venaison ; 2 heures pour le lait, le gruau ; 2 h. $\frac{1}{2}$ pour les viandes de dinde, agneau, porc ; 3 heures pour celles de bœuf, mouton, veau. On voit que d'après ces expériences les idées vulgairement admises sur la digestion sont bien erronées. Ajoutons que, ainsi qu'on le reconnaît généralement aujourd'hui, plus une viande est cuite, plus elle est difficile à digérer.

CHEZ MON FUTUR

V

Machinalement, Emmeline prit un livre. C'était un *Traité sur le drainage et son application aux prairies artificielles suivi de quelques réflexions succinctes et raisonnées sur le chaulage des arbres à fruits*.

Ce livre fit descendre dans l'âme d'Emmeline un voluptueux apaisement.

On calomniait son futur et la baronne, c'était certain. Ne sait-on pas qu'il suffit de danser à un bal deux fois

avec la même personne pour que la médisance s'exerce ? La baronne avait un mari, et le vicomte, c'était bien connu, était un homme sérieux, incapable de chasser sur des terres réservées. Il s'occupait d'agriculture, de science, d'économie politique. Agé de vingt-huit ans à peine, il était, disait-on, harcelé par les sollicitations des électeurs pour consentir à se faire nommer député.

Emmeline, soulevant les voiles de l'avenir, vit se dérouler devant elle une somptueuse existence, une grande situation dans le monde.

Et quand elle se demandait si le vicomte l'aimait, l'adorait :

— Folle que je suis ! pensait-elle. Est-ce qu'il m'épousserait, s'il ne m'aimait pas ?

Puis, souriant avec malice :

— J'ai envie de lui voler son livre sur le drainage. Ce sera amusant de le lui faire chercher.

En ce moment, la sonnette électrique de la porte d'entrée de l'hôtel fit retentir un joyeux carillon très prolongé.

Emmeline supposa que c'était son frère. Elle ne laissa pas toutefois d'être étonnée qu'il fut si vite de retour.

Mais bientôt Jean se précipita dans le salon, pâle, tremblant, les yeux hagards. Il ouvrit une petite porte dissimulée entre les panneaux de la boiserie, et, incapable de proférer une parole tellement son émotion était forte, il montra cette porte à Emmeline avec un geste d'une éloquence entraînante.

— Serait-ce monsieur de Boisricheux ? dit Emmeline toute bouleversée. Oh ! je ne veux pas qu'il me voie !

Elle sortit.

Elle n'eut pas même le temps de se demander où elle retrouverait son frère. Elle ne pensa qu'à s'enfuir.

Jean reprit un peu son sang-froid en la voyant disparaître.

— Au bout de ce corridor il y a une porte, lui dit-il, vous vous sauverez par l'escalier de service.

Puis il ferma la petite porte du salon, et il s'efforça de ramener sur son visage sa souriante impassibilité habituelle.

Jean introduisit une jeune femme. C'était la baronne Enger. Elle était Hongroise ou Moldave ? On n'en savait rien au juste, car elle parlait de la famille de son mari plutôt que de la sienne, qui était probablement fort obscure. Cela n'empêchait pas la belle Christine, comme la nommait familièrement ses amis intimes, d'être éblouissante de grâce et de distinction, et, lorsqu'on la voyait, on s'occupait bien plus de l'admirer que de rechercher son origine.

Grande, mince et brune, ses attitudes, ses regards, son sourire et son langage étaient un composé de langueur caressante et d'ardeur continue qui exerçait autour d'elle une irrésistible séduction. Ses yeux noirs étaient pleins de feu, et elle en dirigea la flamme à droite et à gauche, avec une sorte de méfiance jalouse.

Puis un sourire de radieuse sécurité rayonna sur ses traits d'une idéale pureté de forme, et elle se promena quelques instants dans le salon sans rien dire, comme quelqu'un qui est chez soi, ou comme une femme qui prend partout, en souveraine, possession du lieu où elle se trouve.

Puis, de nouveau, une instinctive méfiance plissa ses lèvres, et s'arrêtant devant le valet qui, immobile, attendait ses ordres :

— Jean, lui dit-elle, d'une voix modulée en intonations musicales, vous n'avez pas votre figure de tous les jours.

— Je n'ai pas ma figure de tous les jours ! répéta machinalement le vieux serviteur.

Et il n'eut que la force de répondre :